

— — — — —  
— — — — —  
— UN  
RENARD  
AUX  
LUNETTES  
DE  
RENARD

— — — — —  
Portrait de Terje Sinding

—  
EMMANUÈLE SANDRON

**P**ourquoi Terje Sinding m'a-t-il donné rendez-vous dans ce quartier du douzième arrondissement de Paris ? Parce que, pendant les dix premières années qui ont suivi son arrivée en France, cela a été pour lui le centre du monde. Il vivait là quand il travaillait comme secrétaire de rédaction à la Comédie-Française, il retrouve ses vingt ans dans ce quartier, m'explique ce toujours fringant jeune homme en arpentant les rues de l'air désinvolte du vrai citadin. Le Français ?! Déjà, le théâtre ? Et pourquoi Paris ? Comment ?

En 1969, Terje Sinding obtient une bourse d'État de l'université d'Oslo pour passer un an en France. Ce Norvégien né à Stavanger en 1945 a, oui, vingt-quatre ans. Comme il s'intéresse au théâtre, il s'inscrit à l'Institut d'études théâtrales et suit les cours de Bernard Dort, grand spécialiste de Brecht. Terje reste à Paris plus longtemps que prévu et se lance dans une thèse sur... Ibsen, sous la direction du même Bernard Dort. « À l'époque, dit-il en s'effaçant pour me laisser entrer dans la brasserie qui fut son quartier général, il y avait un problème avec les traductions d'Ibsen. Disons qu'elles n'étaient pas terribles... Ibsen lui-même avait donné l'exclusivité au traducteur Maurice Prozor. Pendant soixante-quinze ans, on a lu Ibsen comme un auteur français de théâtre mineur. Comme je n'étais pas satisfait des traductions existantes, j'ai traduit quelques passages pour ma thèse. Et je me suis aperçu que ça me plaisait beaucoup. C'est ainsi que j'ai eu l'idée de traduire les douze dernières pièces d'Ibsen. »

Terje Sinding devient secrétaire de rédaction à la Comédie-Française, activité qu'il exercera pendant dix ans. Le secrétaire général est alors Jean-Loup Rivière, qui dirige la collection *Le*

*Spectateur français* à l'Imprimerie nationale. « Je lui ai parlé de mes envies de traduction. [...] Et pendant des années, j'ai vécu plongé dans Ibsen. J'y consacrais tous mes week-ends et toutes mes vacances. J'ai eu une sorte de dépression post-natale quand j'ai eu enfin terminé ce chantier. Mais les choses se sont bien enchaînées. » Sa première traduction jouée au théâtre est *Rosmersholm*, dans une mise en scène de Jacques Lassalle, qui avait été son professeur à Paris III et qu'il avait retrouvé comme administrateur à la Comédie-Française. « Ibsen a toujours continué à m'accompagner. »

Et puis, Terje Sinding découvre Jon Fosse. « Cela a été un coup de foudre, dit-il en dégustant son citron pressé. J'avais une amie norvégienne, dramaturge à Oslo, qui m'avait fait parvenir sa première pièce. J'ai tout de suite eu très envie de la traduire. J'ai écrit à l'agent, à l'auteur et à son éditeur pour savoir si les droits français étaient libres. Et je me suis mis au travail. J'ai envoyé ma traduction à Claude Régy. Quand il y a quatre didascalies par page et de longs silences, on pense forcément à lui. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle 'le maître du silence'. Il m'intimidait énormément, mais je savais que c'était un texte pour lui, il n'y avait pas de doute. Quinze jours plus tard, je recevais une lettre chaleureuse de sa part. »

Ce fut *Quelqu'un va venir*, qui fut joué au théâtre des Amandiers de Nanterre en 1999. Le spectacle, très remarqué, obtint un accueil délirant dans *Le Monde* : « Comparés à [Fosse], les autres théâtres, même Beckett, s'encombrent de recherche verbale, de psychologie... ». Du jour au lendemain, Terje Sinding accédait à la notoriété et devenait « celui qui traduit Ibsen et Jon Fosse ». La liste des pièces traduites par Terje et montées à la scène est longue, mais toujours on y retrouve les mêmes noms de dramaturges – Ibsen et Fosse, bien sûr, mais aussi Strindberg, Arne Lygre, Henning Mankell et Magnus Dahlström... – et de metteurs en scène – Régy et Lassalle ponctuent tout son parcours. À l'heure où j'écris ces lignes, on joue d'ailleurs *Le Fils* de Jon Fosse dans sa traduction au théâtre de la Madeleine dans une mise en scène de... Jacques Lassalle. Oui, à l'évidence, Terje Sinding est quelqu'un de fidèle.

Faut-il être un homme de théâtre pour traduire du théâtre ? « Ça m'est arrivé de travailler à la table, avec les comédiens, mais je le fais moins aujourd'hui, parce que je vis désormais à Montpellier. Les pièces que j'ai traduites sont régulièrement reprises. Cela me donne

l'occasion de revenir sur mes textes... » Oui, mais les planches ? « J'ai joué un tout petit peu en Norvège, mais j'ai plus été tenté par la mise en scène. J'en ai tâté un peu. Je sais qu'il est utile d'avoir été comédien et metteur en scène, mais les choses se sont agencées vers la traduction, et c'est très bien comme ça. »

Est-ce à dire qu'il a pu vivre de ses traductions ? Non, pendant longtemps, il a dû enseigner en parallèle. « Mais en trois ans, avec la commande d'une nouvelle *Mademoiselle Julie* pour une jeune compagnie de Lausanne, j'ai gagné autant qu'avec tout le reste. Il y a ensuite eu trois mises en scène de ce texte au Théâtre de la Colline, au TNP de Villeurbanne et à Avignon avec Juliette Binoche... », commente-t-il comme s'il ne revenait toujours pas de sa chance.

À côté de la traduction de théâtre, Terje a aussi traduit de nombreux romans, dont quatre de Per Petterson. « J'avais lu une critique dans la presse norvégienne, je n'avais pas poussé plus loin. Un an après, je recevais un coup de fil des éditions Circé qui l'avaient lu en allemand... » Deux livres de Petterson ont été publiés chez cet éditeur, puis deux autres chez Gallimard : *Pas facile de voler des chevaux* et *Maudit soit le fleuve du temps*. Et puis, très récemment, il y a eu le beau projet de Tomas Espedal, *Lettre (une tentative)*, pour lequel Terje s'est beaucoup battu, jusqu'à ce qu'Actes Sud décide de l'éditer. Parallèlement, il traduit un polar par an depuis cinq ans aux Presses de la Cité. « C'est un des plaisirs du métier de pouvoir passer d'un texte très pointu à un texte grand public. Le polar, quand c'est bien fait, ça m'amuse beaucoup. »

Mon café crème refroidit dans sa tasse. Voici venu le moment où je pose ma petite question innocente, toujours la même, lamentablement banale, et qui pourtant me donne plus sûrement que n'importe quelle clé accès à la façon de traduire de mon interlocuteur. Sourcier ou cibliste ? « J'ai été très influencé par Antoine Vitez. J'ai d'abord été naturellement sourcier. C'est une réaction salutaire, au théâtre, qui est un domaine où on adapte trop, jusqu'à transplanter l'action en France, à traduire les allusions à la politique américaine en allusions à la politique hexagonale, à franciser les noms des personnages... Mais je suis un peu revenu là-dessus pour certains textes : à force de faire du mot à mot, on arrive à des choses surréalistes, et c'est l'impasse. » Et *quid* des spécificités du théâtre ? « L'oralité littéraire reste une langue littéraire. Ce ne sont

pas des répliques attrapées au vol. Il faut que ça sonne juste, et que cela respecte en même temps un réseau de sens. Les metteurs en scène ont besoin de s'appuyer sur ce réseau. C'est pourquoi il y a une grande perte quand ils prennent la place du traducteur et qu'ils commettent un patchwork de plusieurs textes scéniques. Ça peut fonctionner, mais ça s'écarte forcément de l'original... »

Bon, voilà pour le théâtre. Et dans le roman ? « La première partie du texte d'Espedal est un cri de douleur à la limite de l'articulé, mais architravaillé. J'ai ressenti à la fois de la peur, de l'excitation et du plaisir à me colleter avec un texte pareil. Quand je n'arrivais pas à traduire, je faisais du mot à mot. Parfois, je me disais : je n'oserai jamais... Mais ça passait. » Terje sent mes interrogations. Il reprend. « J'essaie aussi de retrouver les rythmes. La langue norvégienne est très gutturale et très accentuée, elle comporte beaucoup d'allitérations et de redoublements d'adjectifs. Dès que je peux en récupérer en français, je ne me gêne pas pour le faire. »

Il repousse son verre vide, moi ma tasse pleine, et *Lettre (une tentative)* de Tomas Espedal apparaît sur la petite table de brasserie, entre nous. Le livre s'ouvre à la page 75.

[...] en rev med briller, en brillerev, med revebriller, revner du? Jeg river bildet av deg i stykker. Min rev så hard.

« Tu vois ? Il y a une chaîne d'allitérations à garder.

On a *rev* = renard, *revne* = craquer, *rive i stykker* = déchirer.

Littéralement :

[...] un renard avec des lunettes, un renard à lunettes, avec des lunettes de renard, tu craques ? Je déchire ta photo. Mon renard si dur.

Je me suis permis quelques acrobaties avec le sens, pour conserver les allitérations :

[...] un renard avec des lunettes, un renard à lunettes, aux lunettes de renard, tu renaudes? Je rature ta photo. Mon renard si dur.

La traduction est une écriture. Je ne me sens pas écrivain, mais je me sens auteur. Je ne suis pas un écrivain frustré, tu peux écrire ça. Je suis un traducteur heureux. Ça me convient d'avancer masqué, caché derrière le texte d'un autre. On traduit avec tout ce qu'on est. Mine de rien, j'ai l'impression de m'exprimer, de dire des choses de

moi. On travaille avec les mots des autres, on se les approprie, on les rend dans une autre langue, comme le comédien avec sa voix, son corps... En traduisant des auteurs norvégiens, je retrouve un univers qui a été le mien, et qui ne l'est plus, comme avec Jon Fosse : ces paysages noyés sous la pluie, ces villages plongés dans le silence... J'ai beaucoup de bonheur à traduire ça. Ça fait partie de moi. »

L'entretien est terminé. Terje se lève. Je décide de rester encore un peu dans la brasserie, pour capter les derniers échos de notre conversation. Ah ! Un détail, que j'oubliais presque. La veille de cette très belle rencontre, il a reçu l'Ordre du mérite de son pays natal à l'ambassade de Norvège à Paris, en présence de la plupart de ses éditeurs, de l'agent littéraire Berit Gullberg, de Jacques Lassalle et de quelques amis traducteurs. La cérémonie s'est déroulée à son image, sous le signe du partage, de la fidélité et de la simplicité.

## BIBLIOGRAPHIE (SÉLECTION)

### DU NORVÉGIEN

**Tomas Espedal**, *Lettre (une tentative)*, roman, Actes Sud, 2012

**Jon Fosse**, *Melancholia I*, roman, P.O.L, 1998

*L'Enfant et le Nom*, théâtre, l'Arche, 1998

*Quelqu'un va venir et le Fils*, théâtre, l'Arche, 1999

*Et jamais nous ne serons séparés, Un jour en été et Dors mon petit enfant*, théâtre, l'Arche, 2000

*Melancholia II*, roman, Circé, 2002.

*Visites et Variations sur la mort*, théâtre, l'Arche, 2002

*Et la nuit chante et Hiver*, théâtre, l'Arche, 2003

*Matin et soir*, roman, Circé, 2003

*Rêve d'automne, Violet et Vivre dans le secret*, théâtre, l'Arche, 2005

*La Remise à bateaux*, roman, Circé, 2007

*Insomnie*, roman, Circé, 2009

*Je suis le vent et Les jours s'en vont*, théâtre, l'Arche, 2010

**Henrik Ibsen**, *les Douze Dernières Pièces*, 4 vol., Imprimerie nationale, 1990 - 1994

**Arne Lygre**, *Maman et moi et les hommes*, théâtre, Les Solitaires Intempestifs, 2000

*Homme sans but*, théâtre, l'Arche, 2007

**Per Petterson**, *Jusqu'en Sibérie*, roman, Circé, 2002

*Dans le sillage*, roman, Circé, 2005

*Pas facile de voler des chevaux*, roman, Gallimard, 2006  
*Maudit soit le fleuve du temps*, roman, Gallimard, 2010

#### DU DANOIS

**Peter Asmussen**, *Brûlé par la glace*, théâtre, Les Solitaires Intempestifs, 1998

**Herman Bang**, *Plaisirs d'été*, roman, Circé, 1998

**Ludvig Holberg**, *Jeppe du Mont* et *Don Ranudo de Colibrados*, théâtre, Théâtrales, 2004

**Peer Hultberg**, *Préludes*, roman, Circé, 1999

#### DU SUÉDOIS

**Magnus Dahlström**, *L'Épreuve du feu*, théâtre, Les Solitaires Intempestifs, 2000

*L'Usine*, théâtre, Les Solitaires Intempestifs, 2002

**Henning Mankell**, *L'Assassin sans scrupules Hasse Karlsson*, théâtre, l'Arche, 2003

*Ténèbres*, théâtre, l'Arche, 2005

*Des jours et des nuits à Chartres*, théâtre, l'Arche, 2011

**August Strindberg**,

*La Sonate des spectres*, théâtre, Circé, 2003

*Pâques*, théâtre, Circé, 2006

*Mademoiselle Julie*, théâtre, Circé, 2006

*Créanciers*, théâtre, Circé, 2011